

Est-ce que souffrir serait, finalement, penser ?

Maurice Blanchot

DIVINE INTERSECTIONS

Notes de voyage, Mathias Clivaz, 2012-2013.

Parti de Genève avec le karma chargé à bloc, j'ai atterri à Montréal vers la mi-novembre 2012. Avec peu de moyens, me disant que je trouverais du job en cours de route, ce fut finalement à dos de tigre que je voyageais, trois mois durant, du Canada jusqu'au Texas puis sur la côte pacifique des Etats-Unis. Un ami rencontré à Long Island m'a surnommé à cette époque « le pèlerin », et je migrais bien d'une ville à l'autre, sans plan déterminé. Ce fut d'abord le sud parce que l'hiver arrivait. Puis l'Ouest parce que je voulais voir l'océan (l'autre océan). Quand venait le moment de repartir d'un point de chute, je relançais les dés : je regardais la carte, puis j'envoyais une série de messages sur l'app Couchsurfing en quête d'un coin où dormir ; au cours du voyage, je guettais un café Starbucks pour trouver du wifi et lire d'éventuelles réponses. Et en bus, en train, en stop, en covoiturage, cette errance numérique m'a fait rencontrer des hasards bien réels — de ceux qui « par la force des choses » finissent par nous correspondre. À Montréal, la semaine de mon arrivée j'ai dormi dans une petite communauté freegan, on est allé mettre les pieds dans les bennes de supermarché, une descente suffisait à nourrir huit personnes pendant des jours. C'est Anne-Hélène qui m'a accueilli ensuite, on se faisait des petits gueuletons incroyables sur le haut plateau. Elle m'a initié à Gaston Miron et à Robert Marteau, le poète alchimiste. Je suis parti visiter Québec en stop et l'homme qui m'a pris m'a parlé de soucoupes volantes pendant tout le trajet. Mais le temps commençait à se rafraîchir et le virus du mouvement m'a repris, si bien que, quelques balades dans les cimetières et conneries plus tard, j'ai acheté un billet et suis monté à bord de l'Adirondak, le train qui relie Montréal à New York City. C'est à ce moment-là que commencent mes notes, celles-ci du moins que j'ai récupérées deux ans plus tard sur un blog dévoré entre-temps, faute d'entretien et d'intérêt, par l'obsolescence programmée. Ce sont ces notes que je rassemble ici, brutes et un peu mal fichues, car c'est sous cette forme qu'elles font parler ma mémoire... et car à les lire je me rends compte que je m'y comprends toujours. Je leur adjoints quelques extraits d'emails, à la manière d'à-côtés, d'adresses un peu abruptes, comme si plusieurs miroirs se renvoyant leur image avaient l'étrange pouvoir de s'éviter de se croire seuls au monde. — Avril 2024.

La liberté est un muscle

[Extrait d'un email à Dominic, 3.12.2012.]

Ce matin j'ai pris mon sac et je suis parti arpenter les rues de New York. J'y suis encore, il est 2 heures et quelques du matin, à découvrir des perspectives qui échappent à la vision diurne, aux yeux de ceux qui savent où ils vont aller dormir.

Sur mes épaules dures comme du bois j'ai mon sac ordinaire, avec mes fringues, ma trousse de toilette, mes bouquins, et un petit sac en plus à l'épaule avec les bouquins que je lis, une ou deux provisions et vêtements d'appoint. C'est ma carapace de tortue, mais la carapace est aussi psychique.

Je lisais l'autre jour ces vers de Witter Bynner :

*But for these apertures
Said the turtle
Man would not have lost
The address of the gods*

*He hid it in here
In my shell
And I have had no use for it
Yet*

J'en suis venu à une autre conclusion : *somewhere is somewhere* (ces derniers jours tout est tautologique). Qu'importe le lieu, si aucune conscience n'y existe et ne s'y joue. Mais dès qu'il y a conscience, alors *n'importe quel lieu*. La nuit dernière j'ai dormi sur un banc, si bien que ce soir je n'ai guère envie de me coucher tôt, je préfère marcher, ou trouver des endroits où il y a du chauffage. Tout à l'heure j'ai découvert le bonheur de me tenir au-dessus d'une grille d'aération du métro !

En remontant la 5th Avenue presque vide, reprenant dans ma poitrine les inflexions des hauts buildings et les lumières inhumaines de la métropole, j'ai soudain perçu l'odeur de résine qui s'échappe du corps de ces pauvres sapins plantés dans des grosses jarres au bord du trottoir, couverts de loupiotes en guirlande. Je m'en suis approché et j'ai reniflé cette odeur à plein nez.

Cinq blocs plus loin, passé Grand Central, je me suis arrêté boire un gin dans un bar ; deux filles causaient avec le barman sur un fond de musique débile, tandis qu'un ultime client, la tête pendante sur la poitrine, dormait en soubresauts. J'ai sorti un bouquin et je me suis mis à lire. J'ai entendu les mouettes rire de leur meilleur rire au-dessus des épaves.

À 4h je suis à Time Square, au milieu des énormes enseignes publicitaires, des nettoyeurs, des ouvriers et des clochards. J'entre dans un sex-shop où je me demande aussi « why grandma is on grandpa ? 2". Puis je trouve un café-épicerie ouvert 24/24, où je lis le début de *Strange waters* de George Sterling et où je réfléchis à ce régime d'accumulation : et... et... et... et non plus ceci OU cela, comme l'avaient noté Deleuze et Guattari. Donc pas de choix dans ce qu'on vit en fonction de la valeur attribuée, pas de hiérarchisations, mais des copulations d'événements et des successions d'actions où le système immunitaire pourrait tout aussi bien repartir de zéro, puisque, si le cas était absolu, il n'y aurait aucune expérience réellement

acquise, mais les mêmes expériences sans cesse recommencées sur un même plan d'existence, cependant parcouru de disruptions : ici, et là, et là aussi. Comme dans *Mad Girl's Love Song*, le poème de Sylvia Plath :

*I shut my eyes and all the world drops dead ;
I lift my lids and all is born again.*

Il est peut-être doux de croire à pareil état des choses, une fugue infinie, le degré zéro du karma, où le fleuve est tout et où la conscience existe à la manière d'une petite barque, un bateau en papier à bord duquel navigue, comme dans le conte d'Andersen, un vaillant petit soldat de plomb. Reste que c'est une connerie. L'exigence de soi en tant que singularité est réprimée et va se loger dans des minuscules boîtes où elle prend la forme d'un savon qui fait des bulles ; et bientôt la conscience a tellement été lavée dans le fleuve qu'il n'en reste qu'un peu de matière qui se colle sur les bords.

Nexus

Quel est le point de bascule par où nous versons dans l'autre ? Ainsi en sa dimension propre. Et bientôt nous voici parmi toutes ses histoires, toutes ses facettes, non selon un découpage analytique mais comme flux de tensions formatrices.

Ce point de bascule n'est pas spatialisable ; est-il temporel ? De manière imagée, on dira tout au plus qu'il s'agit du moment où la flamme d'une bougie est soufflée par la foudre.

À un degré d'expression plus direct, vibrant avec plus de sécheresse, de vélocité et de fidélité, j'appellerai *nexus* ce point de bascule et tout ce qui entre dans sa génération.

Une intersection divine, si l'on pense que le divin est cette manière de se désavouer soi-même en tant qu'humain, de renoncer à son savoir, de se donner à un au-delà de soi.

For Hannah

The Libra child rides the Scorpio
But where is the danger?

Is it in the sting, ready to dart at the rider if he forgets what it takes to be sovereign?
Or is it in its words, of justice and faith, ready to swallow the mind if the rider reigns over all
without being the servant of all?

An ascetic way of some value it is,
For the one who gives and for the merciful,

To sometimes take and be cruel.
For the one who gives back what he owes, to sometimes spend blindly.
For the one who respect his oath, at least for once to break it.

A single action is not becoming a rule, except if the ruler identifies himself with the rule.
The ruler is the creator of rules.
But where is he going to find the materials for his creation?

Though no guilt is needed,
It can be good to know what guilt feels like.
Though no anger is needed,
There is no way to know it but by living it, and thus, when the flower abdicates, this can be called "mastering by the seed".

To explore each emotion,
And to let it find its own expression, its full extent,
Not held in contempt by the mind, but supported.

Ride massively my double H,
And think awkwardly thin!

Let us breath by that open window.

Lincoln memorial

Washington D.C. Une petite fille et son père dans l'une des chambres latérales du *Lincoln memorial*. Elle, elle pose des questions avec son corps, et lui, il y a dans sa voix une volonté d'éduquer, à l'intérieur du monument rencontrant ses propres échos.

Une jeune femme m'a raconté aujourd'hui combien elle se sentait chanceuse de passer en bicyclette chaque matin devant la Maison Blanche. J'en ai été piqué au vif. Ma réaction fut de rejet, devant ce que j'ai pris pour un une sacralisation du « lieu » de l'Etat. Fuck, ce n'est pas le château du roi, c'est le siège d'une institution démocratique. Réaction renforcée par ce que j'ai vu ces derniers jours dans la ville : les monumentales constructions à la sauce néo-classique, la volonté d'impressionner, l'édification du peuple américain tout pétris de ses symboles (le drapeau, l'aigle, l'armée, les grandes figures du passé, etc.).

Pourtant, lorsque je monte les marches du mémorial et que j'aperçois la figure d'Abraham Lincoln, sa posture, la clémence, la fermeté de ce regard ; lorsque je lis son discours sur le mur Nord ; lorsque j'y joins des souvenirs de films, *The Deer Hunter*, *Apocalypse now*, *JFK* ; lorsque j'entends la voix de Walt Whitman (« what I assume you shall assume, for every atom that belongs to me as well belongs to you »), lorsque que je regarde autour de moi les gens vivre, alors l'idéologie se dissout et ces valeurs prennent du relief. Elles émergent, et avec elles des îlots de peuple, des combats quotidiens parmi les archipels qui parsèment le chaos.

Karma mental

Quelle est cette rivière
quel est ce lit, ce lit de mon être,
car ceci dit je
dors dans un lit qui n'est pas le mien ?
Entouré de ténèbres, luxuriantes, et chaudes,
au degré zéro du courant, en son intérieur limite,
je sens la rivière, elle me traverse tandis qu'elle reprend en moi origine et nom.
Momentané, nom.

Quelle est cette rivière, mon passé
qui voudrait être mon présent ?
Je me vois plonger dans ces eaux des figures de corde, de papier, de résine et de cire, des
poupées flottantes, des masques, des dérivateurs, attirant et capturant en eux les forces qui
de mon passé voudraient venir siéger dans mon karma mental.
Je me vois les plonger dans ces eaux, mes dérivateurs, mes diversions :
me protègent-elles, comme il conviendrait qu'elles me protègent ?

Je suis ce soir en compagnie d'un cordonnier, il me loge et
un vol d'oiseaux me voile mon propre visage.

Peut-être pourra-t-il réparer mon sac à dos, dont l'une des lanières est abîmée,
et coudre des patchs de cuir sur mon pull, troué en deux endroits ?
Cela serait d'un cuir brun sur le gris de la laine, et ici d'un cuir robuste à l'ornière des épaules
(car il renforcerait du même coup l'autre lanière, celle qui pour l'instant tient encore).

Tout est signe de moi
et moi je suis le signe d'autre chose.
Il y a un calendrier et il y a les yeux
de ma grand-mère
qui compte les grains de riz sur la table
avec la patience d'un oracle.

Apprendre à ressentir, à demander

[Extrait d'un email à Thierry, 13.12.2012.]

Me voici, et tu me demandes si dans le voyage, je te réponds que je ne sais pas de quel côté de
la barrière, est-ce cela le voyage ? Je traverse tant de territoires, tant de sédentarités différentes,
et j'en oublie parfois que la seconde suivante je serai parti !

Quel est le principe du voyage ? Est-ce bouger ? Je crois que c'est Rencontrer plutôt. Je fais en
moi les rivières puis creuse les collines de paysages humains, de villes et de sociétés en leurs
différentes échelles. J'ai le regard volontiers critique, et si, pour un moment, je me retrouve

dans des compagnies et des lieux auxquels rien ne m'aurait amené autrement, je leur trouve ce sens capable de les rehausser... ou du moins, à ce que je puisse me tenir avec eux dans le même espace-temps. Adaptation et créativité !

Je repense à ce que tu me disais : apprendre à demander, et à ressentir plus librement. Je m'essaye à vivre les émotions, chacune pour elle-même, en leur retirant le support du mental, afin qu'elles ne s'enchaînent plus dans ma tête à des schémas, mais trouvent d'elles-mêmes leur horizon de plénitude.

Demander, c'est une autre affaire. Mais je suis dans la bonne posture pour apprendre ; il me faut commencer par métaboliser la gêne et même la honte que j'ai pu ressentir parfois lorsque quelqu'un payait pour moi ou m'invitait chez lui.

Depuis quelques nuits je dors chez une doctorante en psycho, c'est la déprime dans cette baraque. Elle a mis cinq jours avant de s'occuper des toilettes bouchées, je l'aurais fait mais elle a tellement insisté sur son rôle d'hôte... Dans les armoires de la cuisine il n'y a que des boîtes de conserve et des trucs lyophilisés. Elle a écrit dans sa chambre en lettres énormes « it's okay to be fat ». Je ne sais pas quoi en penser.

A part ça !! j'ai fait une très belle rencontre la semaine dernière en arrivant à Washington, elle s'appelle Hannah et je crois qu'on a le même cerveau. *Kindred spirits*. Des échanges sur la plupart des niveaux que je pratique, des échanges linguistiques, philosophiques, et une complicité très stable, c'est vraiment chouette. Elle me présente demain à sa meilleure amie, Abigail, qui m'emmènera vendredi matin à Richmond, la capitale du sud.

Luis, cet ami dont je t'ai parlé je crois et dont le fils m'a logé deux jours à NY, m'a dit de faire attention avec les filles du sud... j'y penserai !

J'espère que les choses se débloquent de ton côté famille, quel con ce juge ! C'est vraiment bien que des amis puissent t'aider, et te soutenir moralement, je suis heureux de l'apprendre.

L'hypoténuse Richmond

*The Ancient of Days forever is young,
Forever the scheme of Nature thrives ;
I know a wind in purpose strong –
It spins against the way it drives.
(Melville, Conflict of Convictions)*

On me bouffe le thorax.

L'aigle du Prométhée américain qui croit que là se trouve mon foie
et dont l'erreur est, malgré sa férocité, lucide.

Elle vrille de Lee à Lincoln

l'hypoténuse Richmond.

Les deux côtés du triangle civil,

et un crochet du L
dans la gueule des esturgeons
—qu'on ne chevauche plus femelles et grosses,
comme faisaient les jeunes indiens Powhatans pour prouver leur valeur et trouver une
femme, un peu plus haut sur la James river,
mais industriels et affamés.

Ces veines dilatées par la poudre noire
qui n'est plus celle des canons
mais celle, pharmaceutique,
des actrices qui jambonnent.
On se tient au culte des muscles, ensoleillés, souples, presque liquéfiés,
mais ce n'est plus dans les champs ni dans les industries qu'ils s'insurgent,
c'est dans les salles de sport et
je ne saurais dire s'ils s'y soumettent, ou y développent leur souveraineté.
Comment le pourrai-je ?
Je ne sais plus dire qui fut libre et qui est esclave.

L'ire ronde d'une hirondelle à qui on a coupé les ailes
et qui dérive, lentement, sudistiquement, derrière la bannière étoilée.

Wisdom is vain, and prophesy.
(Melville encore.)

Je marche sur un chemin où les arbres sont couchés,
il pleut, les cailloux saillent parmi les herbes mi-jaunes mi-boueuses.
C'est maintenant une pente de ballaste et de feuilles mortes, et,
arrivé sur le plateau sacré, des tombes à perte de vue.

Mais les vivants font tous l'erreur de distinguer trop bien.
Les anges eux, dit-on, ne savent pas s'ils vont parmi les vivants ou les morts.
(Rilke, *Première élégie de Duino*)

Toutes ces croix blanches, j'impression d'être dans un western. Errant parmi les morts.

Mon téléphone vibre, j'ai reçu un message de Daniel, je l'ouvre, mais le message ne contient
aucun mot. Alors je l'appelle. Il me dit qu'il ne m'a pas envoyé de message, qu'il n'y a pas trace
de message envoyé dans son téléphone. Qu'est-ce qui m'a envoyé ce message ?

Et tandis que je cherche mon chemin pour sortir du cimetière, la ville en vue, ses lumières et
ses sons, j'aperçois un panneau sur la petite route, il dit "do not enter" comme une indication
pour les morts, mais les hauts grillages du cimetière me retiennent moi aussi, jusqu'à la nuit :
je débouche sur une allée, une autre allée du cimetière, avec, en haut d'une pente sur ma
droite, un haut grillage. La nuit est là. Je n'ai pas très envie de dormir ici. D'autant qu'il fait froid
et qu'Abigail va m'attendre.

Sur l'allée soudain une voiture se signale, autour de ses phares la nuit n'en paraît que plus épaisse. La fenêtre s'ouvre, et un homme, la cinquantaine, agent de sécurité, m'indique que le portail principal est fermé, mais qu'il y a, à gauche du grand arbre, une petite porte qui, elle, est ouverte. L'allée monte un peu, et j'aperçois bientôt le portail, l'arbre, et une grande maison de style colonial, toute blanche de bois peint avec un petit clocher ; et entre la maison et l'arbre, tandis que je m'approche, je vois la petite porte, toute accueillante dans la lumière qui filtre sur elle depuis les grandes fenêtres de la maison.

Je sors, me retourne et, la vie à ma droite, la mort à ma gauche, je craque une allumette et reprend le chemin de la ville sur quelques notes de fumée.

La clameur du plancton

Je suis sorti des paradis et des enfers
J'ai explosé mes stations mentales
Autant de bâtons de chromosomes, de dynamites
De suicides karmiques
Loin en-dessous du niveau des mers

La clameur du plancton a visité mes flancs éteints
On y détache toutes sortes d'arabesques, d'anciens masochismes et de calamars crevés
Et l'on souffle dans mon sexe l'étrange et le tempéré
Dont les avalanches emportent les psychiatres et singent les tout premiers gestes de Dieu

Mon bassin de métal à mémoire de forme tourne au ralenti
Je marche vertical au carré du monde
Et mon spin joue à cache-cache avec le sens où le ciel va
Ses guêtres d'oursin accrochées
A l'épineuse cheminée de mes désirs

Je me suis jeté dans l'espace
Et je vais parmi les terres pures
Comme se meut des mers la salinité
Sans se déplacer, mais par des dérives qui passent inaperçues
Comme des pensées, très simples, très fines, qui ont appris à réduire leur capillarité, de la même manière qu'un navire réduit sa voilure :
En ramassant un potentiel qu'il pourra déployer parmi des circonstances futures,
organiquement, en symbiote de l'esprit

J'aimerais qu'il pleuve des centaines d'heure
Très très doucement
De très fines gouttes d'eau
De la poudre d'eau
Et que ma peau soit la surface de l'océan

soit celle des cétacés et des plages, des dunes et des collines, des arbres et des rocs
Qu'elle soit ma peau, simplement !

The Undermining of Collectivities

You've got to be sickish with a wrong espresso, a really wrongish bitter espresso made in, for example, Nashville, Tennessee, to have the kind of ideas I'm going to get into today.

No shit, really ? No. In fact you don't even have to be part of a minority, Latino or Black Americans, women, or was that men ? not exactly straight, not exactly capitalist or precisely religious, or else, give me a clue, give me a fucking clue.

Undermining collectivities is a common way of processing the "will of the people" in contemporary capitalist societies. Undermining means : putting mines under your feet, so that your feet will explode in a thousand splinters of unwalkable flesh as soon as you'll get them to walk over a certain very well defined line. Undermining means: making individuals feel powerless, and the association of individuals look meaningless.

1/ Conspiracy theories.

You'll get into trouble talking about those, it's part of the trap that's called the holly-fucking-forbidden-desire. To talk about something that is supposed to be (forb)hidden, yes, at least supposed to be, because what we are talking about is, oh yes, in the plain fucking sight of everybody who'd care to see. Multinationals lobbying, military-industrial complex, corporate fascism. Why *would you* want to see some Illuminatis in there? These kind of theories create the illusion of a power structure that would be totally out of reach. You cannot do anything against such force, you are MADE powerless. Albeit superheroes can do it of course. But you, me, the people, are made powerless. And it is just how it is designed to make you feel.

2/ Have a family, be human.

The so-called human condition is not the alpha and omega of human nature, but one of its multiple layers. Hence, telling that human's achievement lies in creating a family is, if not a lie, certainly one thread of what we ought to call a propaganda. « Have babies, make a family, that is your legitimate desire as a human being! That is what really makes you human! »

Have you noticed this prominent fact that, once you have children, you've entered in an area of higher dependency toward the system? How will you feed your family, if you don't have a "decent" job? Can you afford lodging, a house? You would want most certainly to give to your children the means to make studies, self-development, family, and so on for another cycle. That's a part of the American dream, but also, more broadly, of all the optimistic-consumerist ideology. Thus, people are wanting to feed and protect their families, because that is yes truly a human layer, but also because they have so well learned to care for the whole thing in that specific way, a way in which the idea of individual development through struggle is denied, denial that only benefits the consumerism of goods and the quest for free-choice illusions. Such a process, the family-based-consumerism, is driving people in secluded behaviours.

3/ Minorities are violent, drug addicts, thieves.

Europe knows this one nowadays through the Rom communities, which it has so well collaborated to create as its old little demon companion, the fellow culprit goat who travels the world without settling down enough to be caught by territorial laws. But this setting is common enough for us to ask the devil himself to put his coat back on his shoulders and go his way. The matter is: don't fucking get your head in conspiracy theories now if you're trying to get a clear idea of this setting. Example: are drugs distributed intentionally by governments to minorities they'd want to undermine? This, of course, can happen. But most probably, it is through the way a government is dealing with such an issue that the minorities are undermined: merely because when trying to get rid of a drug/violence/thievery issue, the government takes into account mostly the people it needs to take out of it, that is, those it can aggregate to the docile majority. As a collateral effect, that very issue falls back on minorities. It doesn't mean that minorities are more free, it is a question of how a government (and of course people) are looking at a situation through the minority/majority setting. This process has two main effects: first, it undermines minorities, by secluding them into a unsustainable position of struggle within itself and in front of its related majority; second, it undermines this related majority, since it is digging the line deeper and validating its inhabitants as privileged entities. So please, stay inside your cocoon. Undermined, still so comfy.

4/ Food poisoning

You'll find out easily that food stamps, distributed to poor people in the US, give you the possibility to go in many fast foods. The poor are thus fed with the food the less able to drive them into a different life; worse, it is actually pushing hideous fats in their bodies, and producing health issues in myriads.

This is NOT, of course, an exhaustive list of the undermining process. Some territorial religious means, human resources, global and local marketing setups, mainstream metaphors, and so on, are to be included, among others, in such an analysis.

We ought to see what is undermining, and what kind of neo-feudalism it is processing humankind into. To be a well-adapted employee, this modern imperative, is our alpha and omega of our ISO existence, expelling one by one all of the resistances workers have been creating to endure and to deflect, if not to fight, the global mercantilisation of the being.

Less OIL !! More DESERTS !!!

Sartor Resartus

Journée c'est dire la génération quotidienne où /je/ dessine mes retours, oppose mes formes pour les recoudre aux contours de /mon/ corps.

J'ai dégoté vendredi dernier un *Sartor Resartus* dans une boutique post-hippie d'antiquités américaines, petit in-folio publié par Donohue, Henneberry & Co. à Chicago, sans doute au début du siècle dernier. L'occasion de m'adonner à quelques travaux de couture : rebrocher la bretelle gauche de mon sac à dos. Elle était en bonne voie de me laisser dans l'inconfort d'un déséquilibre.

Ce faisant, j'écoute en compagnie d'Andrea sortie de prison les vaticinations velues de Mr. Anthony Bourdain (à prononcer à l'américaine) — et mon aiguille filée de noir de traverser la paroi matelassée du sac, tandis qu'une épique tarte aux noix de pécan se dore la pilule sur l'étage supérieur du four dont on a perdu le bouton de réglage.

On se demande ce qu'il en est du voyage dans ces phases lentes, si lentes qu'un esprit inquiet les prendrait pour des arrêts, allez savoir, peut-être jusque de sa conscience. Il pleut. Mais j'entends la pluie de l'intérieur, d'ailleurs les voici qui s'écrasent ces gouttes d'eau... je suis défait en leur son !

J'essuie des faits en leur « sont ». Vaisselle mentale. Nettoie tes artefacts, et, après t'en être apprivoisé, remets-toi en liberté avec les ours blanc qui s'ensauvagent sur la banquise. Ce qui me rappelle qu'il y a un peu de ménage à faire, et tiens, bonne idée, je vais lancer mon linge dans un tambour. Voilà qui à son tour me ramène fort opportunément aux vêtements, et à la couture. Mon grand-père maternel était tailleur bien sûr.

Thomas Carlyle écrit : « In all speculations they have tacitly figured man as a *Clothed Animal* ; whereas he is by nature a *Naked Animal* ; and only in certain circumstances, by purpose and device, masks himself in Clothes. »

Il en va de même pour le discours, le fait est aussi fascinant qu'impolissable, ou impoliçable si l'on préfère. Légitime-t-on un choix par le discours qu'aussitôt nous voici vêtu et peut-être dupe, de nous-même... ou d'un autre /nous-même/, dont nous nous approprions le choix et le discours qui d'emblée l'habille. /Je!/ n'aime guère me laisser vêtir par /ma mère/ ou /autre personne qui me fait petit garçon face à l'autorité, même et surtout la plus bienveillante/ — qu'un oui soit un oui et qu'un non soit un non, voilà ce que j'aime !

Pour le reste, par une phrase de Blake à nouveau je me désha-bi-bille : *Celui qui s'en est laissé imposer par toi te connaît*, car vice versa... et j'entre nu, tel que j'y étais, dans les eaux de la rivière.

Et hop !

Je disparaiss.

Lady Lazarus

#1

Night bars in Nashville, country-rock & girls dancing on the tables; then, 1am and something, getting into the megabus to Memphis.

Arrived there at 6am. Snowish rain over the stupid pyramid in the dull morning, while waiting for the bus to Dallas, anti-coffee, while etc.

Finished to read Alexandrian's *History of occult philosophy*, have to say that [somehow] the last chapter was about sexual magics.

#2

The Dallas bus is on its way to Little Rock, and I think about starting to read Sylvia Plath's *Bell Jar*. What is it like ?

My neighbour, Rachel — we've shared already a half bottle of Saké I was given by Andrea the night before, and some food, and a weed cigarette behind the gas station at the last stop of the bus — [somehow] she knows about her. Elle me dit que SP s'est suicidée en se mettant la tête

dans le four. J'imagine aussitôt de la peau brûlée et des nerfs à vif. Ce qu'il en reste après vérification : elle s'est gazée, oui, avec la tête dans le four, et assez profondément ajoute-t-on.

#3

Nous lisons sur son smartphone *Lady Lazarus* :

*I have done it again.
One year in every ten
I manage it—
A sort of walking miracle, my skin
Bright as a Nazi lampshade,
My right foot
A paperweight,
My face a featureless, fine
Jew linen.
Peel off the napkin
O my enemy.
Do I terrify?—
The nose, the eye pits, the full set of teeth?
The sour breath
Will vanish in a day.
Soon, soon the flesh
The grave cave ate will be
At home on me
And I a smiling woman.
I am only thirty.
And like the cat I have nine times to die.
This is Number Three.
What a trash
To annihilate each decade.
What a million filaments.
The peanut-crunching crowd
Shoves in to see
Them unwrap me hand and foot—
The big strip tease.
Gentlemen, ladies
These are my hands
My knees.
I may be skin and bone,
Nevertheless, I am the same, identical woman.
The first time it happened I was ten.
It was an accident.
The second time I meant
To last it out and not come back at all.
I rocked shut*

*As a seashell.
They had to call and call
And pick the worms off me like sticky pearls.
Dying
Is an art, like everything else.
I do it exceptionally well.
I do it so it feels like hell.
I do it so it feels real.
I guess you could say I've a call.
It's easy enough to do it in a cell.
It's easy enough to do it and stay put.
It's the theatrical
Comeback in broad day
To the same place, the same face, the same brute
Amused shout:
'A miracle!'
That knocks me out.
There is a charge
For the eyeing of my scars, there is a charge
For the hearing of my heart—
It really goes.
And there is a charge, a very large charge
For a word or a touch
Or a bit of blood
Or a piece of my hair or my clothes.
So, so, Herr Doktor.
So, Herr Enemy.
I am your opus,
I am your valuable,
The pure gold baby
That melts to a shriek.
I turn and burn.
Do not think I underestimate your great concern.
Ash, ash—
You poke and stir.
Flesh, bone, there is nothing there—
A cake of soap,
A wedding ring,
A gold filling.
Herr God, Herr Lucifer
Beware
Beware.
Out of the ash
I rise with my red hair
And I eat men like air.*

23-29 October 1962

#4

Le soir, arrivée à Dallas, nous (je attaché au train de Rachel) sommes hébergés par un couple lesbien qui nous emmène en hummer jusqu'à un resto thaï. Then a quick touristic visit of the city by night : le dépôt d'où Oswald a soi-disant shooté JFK, and the fancy hyper-security zone where G. W. Bush lives, bourrée de rennes et d'anges lumineux qui copulent sur les pelouses.

#5

Next day, jusqu'à Austin, d'emblée une étuve bien qu'il ne fasse qu'une dizaine de degrés de plus. Moisture, vegetation, architecture, tout me procure cette délicieuse sensation que j'ai changé de pays. On se détend svp.

#6

Jamie, Marx, bipolaire, yeux verts lumineux. La brousse. Les serpents venimeux. Une existentialiste à rebours qui a tendance à voir le potentiel avant l'actuel. Ça ne se devine pas. Donc l'on créé.

La nuit à Austin, 6th street, mademoiselle emporte une flasque de vodka dans sa botte de cowboy. *Are you ready boots?*

Un ami, un autre ami, bières bars musique, musique bar cocktail hideux, club musique intérieur escalier terrasse, bar vodka voiture, ami voiture bretelle d'autoroute, amas de bretelles en lumières qui se tamisent dans l'humide, un gratte-ciel aux yeux de rapace nocturne, voiture, friend and weed, cartes à jouer, jeu des familles, texas unlimited, fusils de chasse musique et voiture again bretelles pleuvine maison de peau et drap cargo d'explosifs, yeux, yeux, taj mahal.

#7

Dormi très tard, bookshop, où j'ai mis la main sur *Ariel*, l'opus poétique de SP où je relirai plus tard Lady Lazarus, suivi d'un redfish tacos. Nous passons chez un ami passionné de docu sur les grands criminels. Passion en catimini où les féminines brumes profitent aussi à ceux qui ont envie de croire (dans la brume: Baudelaire et Wilde appelaient ça le romantisme... doutez qu'ils en soient, por favor !!). Ami donc + pétard + nouvelles distances acquises, puis sans drame redépart, direction l'Hotel Vegas où Rachel m'a convié à une soirée Flaming Lips addicts. Rock psyché au milieu d'une assemblée de hipsters bien balancés d'acide, un superbe spécimen en chemise bouffante rose et nous part-ons sans part-iciper davantage, dire-ection cette brasserie artisanale où, Pecan Porter, c'est le nom de la bière, l'on cause puis, on va voir Charlie au Barfly sur la 2222, et ça cause : quelle est la différence entre libertarianisme américain et anarchisme européen ?

Run, you fools!

#8

Veille du nouvel-an.

Quiconque suppose un but y parvient. La question « l'ai-je atteint? » devient secondaire.

#9

« (I felt very still and very empty, the way the eye of a tornado must feel, moving dully along in the middle of the surrounding hullabaloo.) » SP

Suzuki method

Je m'enduis le troisième œil de vodka (afin de ne pas distinguer *trop* bien).

Et comment prenez-vous vos décisions Monsieur ?

Scènes de liesses sur la dirty 6th Street à Austin. Puis, passé minuit, déroute générale. Les garçons vomissent, se battent, abordent, déchantent ; les filles ont enlevés leurs talons et en pleurs marchent pieds nus dans la rue.

Zwischen.

Entre-deux vie, hors toute compétition de cycles et de chiffres.

/je/ en tant que nombre premier, indivisible si ce n'est par un et par lui-même !

Ecce homo, beware, beware.

J'apprends à jouer au billard avec Mollie la pulpeuse californienne, Mike le gars solide à petite barbiche, un sourd-muet qui ne prend jamais le stick sans mettre trois ou quatre boules dans les trous, un Irlandais déjà passablement bourré et un barbu truffé de piercings.

Hotchpotch. Whirlwind. **Spindrift.**

Lit la rencontre de Frank Herbert et de David Lynch dans « Eye ». Se sent transporté dans cette alliance où les improbables gagnent en variétés épaisses et tremblantes.

Cauchemarde un élan à tête de chat aigre, une vraie saloperie à l'ultime degré de putréfaction de l'hypocrisie, et derrière lui il y avait un élan sage et bon.

but the mind as Ixion, unstill, ever turning

(Pound, Cantos CXIII)

Je commence toujours par tâter le terrain...

Vous savez, comme disent les stoïciens : n'exercez votre énergie que sur les choses qui sont à votre portée, apprenez à faire cette distinction fondamentale. Mon environnement, l'environnement de quelque chose (jamais l'environnement tout court, absurdité, mais l'environnement de l'espèce humaine, oui), où commence-t-il ?

Des deux côtés ses limites sont floues : au loin, très loin et très minuscule ; dans le proche, si proche que je l'appelle désormais « mon corps », « ma pensée ». Je suis à moi-même mon environnement premier, par lequel je peux apprendre, et par lequel je peux enseigner.

Mais où cela s'arrête-t-il ? Cela s'arrête-t-il ?

Gun stories

So this guy, drunk and high on cocaine, he was playing with the gun, you know, a pistol, he shot at himself kind of for fun, thought it was jammed, sur la tempe et bam, and the bullet got stuck in his brain.

Still lucid, but since that day he has anger issues, smokes crack, odd enough, 22 years old, he said to me once: « I think it was an accident, I didn't intend to kill myself, as far as I can remember ».

He got called Uncle Bullet by his mom when her sister got a child (her sister who nearly died when she gave birth to her first child, today runs a craft of homemade soaps).

I know a girl who got shot in the head, the bullet is still in her head too, and she got tattooed « bulletproof » on her neck.

Remember some weeks ago? All the newspapers claimed that nobody got murdered in NYC that day. Yes it was a Monday I remember, not very long before the massacre in Connecticut.

My dad was telling me when I was learning to drive : « Remember, your car is a weapon, if somebody tries to harm you, run him over. »

I don't think this country is more violent than any other place, but it is violent WITH guns. *Have you already seen this movie of « cowboy action shooting » on YouTube ?*

They say cold as a wood-hauler's ass in Utah.
But here we say cold as a witches titty in a brass bra.

Do you know this band, The Psychedelic Horseshit ?

Fail again. Fail better.

J'étais dans le bus pour Los Angeles, je lisais *The Bell Jar*, voyais par instant entre les lignes son visage, le visage de Jamie Marx, dans ses intonations si polies, « japanese on the inside » disait-elle, japonisme ? peut-être, moi me vrillait les nerfs une angoisse de la peau au contact d'une absence de toucher. Le contact, de l'absence. Je la voyais, Jamie, à demi cadavérique, ses yeux d'iceberg tropical, le Texas pâle, un visage suédois ramassé autour d'un petit nez indien, je la voyais prendre corps dans les répliques d'Esther, le personnage semi-autobiographique de Sylvia Plath, dans sa cavalcade de suicides et de traitements psychiatriques.

La cloche de verre de Jamie, son traitement : pilules pour éviter les hauts, pilules pour éviter les bas, prises toutes ensemble chaque matin au lever. En fait chaque après-midi, puisqu'elle sort du lit vers 15 ou 16h, rentrée au petit matin de sa nuit de travail dans le laboratoire d'un hôpital d'Austin. Trop haut ou trop bas, mais que détermine cette notion de l'excès ?

Traitement pour troubles bipolaire, ce qu'elle me dit. Mais cette annihilation des hauts et des bas, amputant le balancier des émotions // de son ampleur, semblait diminuer d'autant l'assise de sa volonté. Non qu'elle m'en ait paru dénuée, ou déchue, mais ses racines ne l'ancraient nulle part, et par conséquent ses choix, fragiles, sa posture, fébrile, réactive, ses désirs lavés à 90 degrés en mélangeant le blanc et les couleurs, jusqu'à ses paroles lourdes d'implicites et de non-dits, tout cela se coagulait autour d'elle, comme autour de l'empereur de Chine toute une cour de mandarins qui asphyxieraient toute liberté et tout dessein.

Elle me semblait compenser ces prudences infinies par quelques traits vifs qui trouaient cette atmosphère d'écarts. Elle me demande par exemple si cela me dérange que son linge de toilette touche le mien sur la porte où ils sont accrochés tous deux. Question dont je ne saisis

que plus tard la logique, lorsqu'elle me dit péremptoire que nul habit ayant été en contact avec le monde extérieur ne doit toucher son lit. Ce monde aseptisé aurait dû me faire réagir, mais par un coup du sort j'entre au même moment en introversion, une fatigue aussi, et c'est le chemin que suivit cette folie en déprimant mes affects, en les enveloppant de cette pâleur nerveuse qui irait en se chargeant d'électrons vides jusqu'à ce que, toutes ces cosses m'asphyxiant, je me soulève vers le dehors.

« I am I am I am » dit la volonté d'Esther alors qu'elle tente de se mettre à mort par noyade. Et la voici qui flotte à la surface du lac, incapable de couler.

Nous sommes sortis samedi soir, avons bu, dansé. Au sortir d'un bar elle me montre sur son téléphone une photo de son appendicite qu'on lui a retiré, une grosse amande sanglante. Nous nous tenons la main, nous piquons l'un de l'autre, et pourtant cela n'engendre chez elle nul mouvement du regard ou de la parole. « Toutes choses égales par ailleurs ». Au sortir d'un autre bar elle me fait savoir que ses seins sont très sensibles. Je la plaisante et dois bien, en fin de compte, prendre note. Nous allons fumer un pétard chez un de ses amis, qui nous ramène ensuite chez elle, et là elle me laisse le choix, sans aucune inflexion ou indice de ses propres désirs, de dormir avec lui ou avec elle. Je choisis. Nous nous coagulons dans ses draps immaculés vers 5h du matin.

Au réveil, nouvelle étreinte, elle sur le dos, comme durant la nuit. Le dimanche soir nous sortons, buvons moins, passons voir un de ses ex face auquel elle me demande d'être discret... Nous allons boire quelques verres avec de ses amis, parlons politique, puis rentrons. L'étreinte est plus forte cette fois, elle veut que je la prenne sous moi encore et seulement, que je l'enforce, une image du mâle actif et de la femelle passive qui me frustrer d'une part de volupté, de vérité et d'imagination. Je compense par une dépense musculaire, qui me vide, complètement. Son intérieur se muscle autour de mon sexe.

Le lendemain, lundi, nous nous levons tard, c'est le 31 janvier et Jamie Marx va bosser dans son labo. Elle me dépose non loin du centre, je passe la nuit à traîner dans les bars de concert en concert et de surprises en dégoûts en analyses en voluptés face à et plein de la variété des comportements humains.

Mardi, Jamie et moi ne nous voyons que deux heures : je me réveille, elle plus tard encore, et après un verre avec des connaissances elle file à son boulot. J'accompagne quant à moi le couple en question jusqu'à un billard, avant de regagner l'appartement. Mercredi je me lève plus tôt, Jamie encore plus tard. Idem jeudi. Après la tangence de deux nuits (et le mot « tangerine », mandarine, qu'elle m'a appris me vient à l'esprit) nos corps s'écartent l'un de l'autre, les lignes divergent. Mes nuits se taillent en facettes dans ce mouvement de lignes, mes matinées, entre la rentrée de Jamie et mon lever, s'ornent peu à peu de cauchemars. Un élan très sage et très bon, voilé par un élan à tête de chat dont les sarcasmes-spasmes verdâtres et obscènes doivent faire craindre une claire méprise. Je me réveille pour angoisser de ma sédentarité, qui, bien que passagère, semble menaçante. Je ressasse problèmes d'argent et solution, je cherche du boulot via internet, écrit des mails, méninges et un rhume bénin et quelque fièvre mercredi soir.

Durant la nuit, seul dans son appartement au rez-de-chaussée d'un groupement de petits immeubles, je regarde le poster de Kafka qu'elle a ramené de Prague. Au plafond, je reconnais des coquillages agglutinés, un banc de coquilles incrustées comme dans la coque d'un navire, qu'un esprit malin aurait par erreur fait flotter entre le salon et la cuisine. Je médite mes

divergences, sans me douter de l'état particulièrement peu favorable où je me trouve pour ce faire. Je regagne en volonté, peu à peu.

Jeudi après-midi, je fais remarquer à Jamie qu'à force de dire merci pour tout et n'importe quoi, ses mercis perdent toute saveur, tout relief. Elle me dit de ne pas être si querelleur. J'étais, peu avant, en train de lui parler de mes plans, et pris de frustration à ce moment précis je lui dis penser partir le lendemain matin. J'ai besoin d'air, de vibration, de la résistance d'un autre. Elle prend note. Tout semble lui convenir. Elle me dit d'un ton égal qu'elle serait triste que nous ne descendions pas à Houston samedi comme nous en avons causé. Mais ce plan-là semblait d'emblée compromis par la soirée qu'elle voulait faire chez elle avec des amis et connaissances vendredi soir, buffet de cocaïne à l'appuis. Je n'y tiens pas du tout à cette soirée. J'ai envie de me reposer, de lire, de causer, pas de me casser la tête. Elle me demande si je veux annuler la soirée, je lui répond par orgueil que je ne me sens pas de le lui demander. Elle qui voulait à tout prix être une hôte parfaite, elle ne prend cependant pas la balle au bond et laisse couler. Je décide de ne pas assister à cette soirée quoiqu'il advienne, et parce qu'elle m'avait proposé de l'annuler je l'appelle pour, coupant la poire en deux, lui demander si elle peut reporter la soirée au samedi, me permettant ainsi de profiter du calme que je désire. Elle me répond, et cela me surprend, qu'elle l'a déjà fait.

Je dors cette nuit-là sur le canapé avec une aspirine et deux tisanes.

Rentrée à l'aube, la voici inhabituellement réveillée à 10h, désolée de m'avoir sorti du sommeil par son bruit dans la cuisine adjacente au salon. Je suis content de la voir debout de bonne heure. Puis la voici qui, sans autres préliminaires, m'annonce que deux des personnes invitées pour la fête de ce soir vont venir malgré tout, parce qu'elle n'a pas eu le cœur de leur refuser un lit — il s'agit bien sûr de couchsurfers, et j'en ferais l'expérience plus tard dans la journée, il leur aurait été possible sans beaucoup de difficultés de trouver un autre canapé pour la nuit, et certainement, à moi, dans d'autres conditions peut-être, d'être plus flexible —, ET à cela elle ajoute, les yeux restreints par le manque de sommeil, qu'un ami à elle va venir déposer quelque chose ici, qu'ils iront manger ensuite, si je veux venir, et si j'aime la cuisine indienne. C'est comme d'allumer les lumières avant la fin du générique.

J'ai très envie d'un café. Son ami arrive, et ce qu'il vient déposer c'est de la coke, pour le buffet du soir ; et tandis que je prépare du café, tous deux se sniffent des lignes sur la table du salon. Puis ils s'en vont manger et moi, je commence à emballer. J'aurais quitté les lieux avant la nuit.

J'ai presque terminé lorsqu'ils reviennent. Le pote de Jamie quitte le champ. Ses yeux fondus passant d'un bout à l'autre de mon emballage sans un mot, je finis, arqué bas sur mes nerfs, par lui demander si vraiment rien ne l'étonne. Elle ne saisit pas. Are you going away today ? Yes I am. Ma colère qu'elle ait menti, qu'elle ne tienne pas un engagement pris. Pendant que je ferme mon sac, elle, assise sur le canapé, pleure.

Elle me dit : I feel like a piece of shit. Je lui dis que c'est moi qui ait été con de ne pas me rendre compte plus tôt de ce qui se passait et d'avoir laissé la situation en arriver là. Mais elle veut comprendre ce qu'elle a fait faux, et pourquoi je la « hais » comme ça, I don't hate you Jamie, i'm just pissed off because you're having cocaine like this first thing in the morning and that revolts me, personally, et je lui explique qu'elle a fait ses choix, et que je fais légitimement les miens en conséquence. S'adapter ne veut pas dire se plier à tout, mais faire des choix, exercer sa volonté, en reconnaissant les qualités et les défauts d'une situation face à sa nécessaire métabolisation. Autrement rien ne nous nourrit jamais, et notre âme, anémiée, se dissipe.

Elle insiste pour m'emmener en voiture jusqu'au centre-ville, j'accepte. Mes nerfs ont déchargé un peu de leur amertume, mais ce sont surtout ses larmes qui me touchent et me font retenir tout autre parole. En chemin, je veux lui donner les clés de comprendre mon ressenti, espérant qu'elle se mettrait par-là hors de cause là où elle n'avait pas à y être. Sa culpabilité vis-à-vis d'elle-même, je ne sais à quoi elle s'enracine. Celle qu'elle ressent vis-à-vis de moi, j'essaie de la détacher de mon mieux. Je m'excuse d'avoir tranché si vif par mes paroles, elle s'excuse plusieurs, plusieurs fois, ses excuses tournant à la plainte, à l'esseulé désastre d'être. Elle parque dans une ruelle, nous descendons de la voiture et à l'abri du coffre ouvert ce sont des bribes, des redites, des souhaits aussi que nous essayons de nous donner, maladroitement sans doute, mais dans la clarté de l'impossibilité de continuer le jeu. Zug zwang.

Je la prend dans mes bras, nous nous disons au revoir. Je me tourne le sac au dos et commence à marcher sous la pluie. Elle se tourne vers la voiture en laissant s'échapper : « let me know if you change your mind ».

All of old. Nothing else ever. Ever tried. Ever failed. No matter. Try again. Fail again. Fail better.
(Beckett)

Le soir, je suis accueilli dans une petite famille mexicaine. Dans la salle de bain, un portrait de Frida Kahlo.

On the Road

Certains moments se vivent plus qu'ils ne s'écrivent. Il y a une dizaine de jours j'ai passé Noël avec Andrea, elle a migré de Tucson à Nashville pour mettre à distance le démon de l'héroïne. Amitié. Nous avons beaucoup parlé. Regardé ensemble *Requiem for a dream*.

Quelques jours avant Noël elle est allé passer un week-end en prison pour infraction au code de la route, deux jours durant lesquels son amie Cat m'a hébergé, Cat et ses deux chats, Cheese et Wally. Cela tombait bien que je sois là car elle déménageait et on a pu bien avancer tous les deux. Lorsque je suis parti, Cat m'a donné son exemplaire de *On the Road* de Kerouac, dans une reliure cuir, qu'un autre voyageur lui avait donné. Passage de témoin. Le dimanche soir nous sommes allé chercher Andrea à sa sortie de prison et Cat est partie à Jacksonville, Florida.

Le jour avant de partir de Nashville, j'ai trouvé chez un antiquaire deux petits animaux fabriqués au Tibet, du laiton incrusté de perles, bleues pour l'un, rouge-brun pour l'autre : Andrea a choisi le bleu et j'ai emporté le rouge-brun avec moi. Comme ça, quand je le regarderai, je saurai que notre rencontre a eu lieu, et qu'elle est là peut-être encore dans ce monde où tout fout le camp ?

Hier nuit, le 6 janvier, dans le bus qui m'emmène d'Austin à Los Angeles, j'ai rencontré Xcaret. Résonance immédiate, un fil de bruit blanc. Il s'est passé quelque chose dans cette rencontre qui m'a réconcilié avec moi-même. Nous avons discuté un bon moment, puis avons passé le reste du trajet à partager nos écouteurs. Vers 2h du matin, arrivée à El Paso, c'était son arrêt. De l'autre côté de la frontière c'est Ciudad Juarez et le Mexique.

Le bus roulait quand je me suis réveillé ce matin à l'aube. Le désert était couvert de givre.

Los Angeles, November 2019

L'erreur de Ridley Scott dans *Blade Runner* (1982) saute aux yeux : L.A. n'est pas teintée d'Asie, mais d'Amérique latine. Nous sommes en 2013, les statistiques annoncent pour 2040 une Californie à 50% mexicaine. Discrépance ?

Philip K. Dick — auteur du livre-source de *Blade Runner*, *Do androids dream of electric sheeps ?* (1968) — ne fait pas appel au decorum asiatique utilisé par Scott dans son film : le travelling sublime sur les bicyclettes chinoises, le zeppelin emportant avec lui dans l'éternelle nuit pluvieuse les traits d'une geisha, suivie du logo de Coca Cola — alliance qui rappelle un autre livre de Dick, *The Man in the High Castle* — et les rues grouillantes de monde où la rondeur des parapluies le dispute au sommet en pointe des sugegasa, rien de tout cela chez Dick.

Comme l'écrit W.S. Burroughs dans son livre homonyme, *Blade Runner, a movie* (1979), basé sur un autre livre encore, *The Blade Runner*, de Alan E. Nourse (et nous passons de Los Angeles à New York) : « Scene is lower Manhattan, 2014. Poses problem as to how background material is to be presented on screen. »

L'esthétique du film de Scott, pourtant, ne résulte pas d'une anticipation ratée, et on imagine mal qu'elle soit sensée constituer un apport sociologique à la narration. Les éléments japonais et chinois y existent surtout, je crois, pour créer un affect : la froideur typique que ressentent/se représentent les Occidentaux en face des raffinements des cultures orientales. Pour rappel, dans *Blade Runner*, l'humanité est en train de quitter la terre : l'espace intersidéral devient son milieu privilégié d'expansion, les intelligences artificielles tendent à dépasser l'intelligence humaine et, grâce au développements d'affects et d'une mémoire, à devenir autonomes, indépendantes de leurs créateurs. Ce sont ces distances nouvelles qui justifient, dans les décors et la scénographie de Scott, l'usage de ces éléments orientaux, enveloppés par la bande-son de Vangelis, parce qu'ils provoquent des affects analogues au sein du public occidental à qui ce film est destiné.

Quid de ces « erreurs » d'anticipation, du film et du livre ? Il n'y a aujourd'hui ni voitures volantes, ni colonisation d'autres planètes, ni Nexus 6. Mais lisez au second degré : la circulation automobile est quantitativement stratosphérique et L.A. vit dans un fog quasi perpétuel ; les multinationales ont déserté les USA pour établir leurs centres de production en Asie ou en Afrique ; l'informatique a connu un développement fulgurant, et nous vivons dans un monde où toute l'organisation sociale, économique et politique est basée sur ce développement ; un monde, en d'autres termes, aliéné à ce mode d'organisation.

Burroughs écrit : « Overpopulation has led to ever-increasing governmental control over the private citizen, not on the old-style police-state models of oppression and terror, but in terms of work, credit, housing, retirement benefits, and medical-care : services that can be withheld. These services are computerized. No number, no service. However, this has not produced the

brainwashed standardized human units postulated by such linear prophets as George Orwell. Instead, a large percentage of the population has been forced underground. How large, no one knows. These people are numberless. »

Dans son livre-film, il imagine une classe moyenne serinée quotidiennement d'héroïne, rappelant le soma de *Brave new world*, mais avec en arrière-plan une critique acerbe du système de santé américain. Dick quant à lui sublime un autre monstre américain, celui des mass-médias. Il imagine une communion pathique via télé-immersion, assimilable à un mode de religiosité lorsqu'on la traite sous l'angle de sa puissance rituelle et de sa capacité à engendrer des affects et des discours sur ces affects. La communion patho-médiatique, chez Dick, se fait par l'intercession du représentant humain ultime, gravissant la montagne de sa perfectibilité ; et cet élément transcendant nous le retrouvons dans le rapport à l'héroïne chez Burroughs, la drogue dernière, celle que l'on ne dépasse jamais en intensité, simplement parce que le besoin d'un plus n'existe pas chez l'humain, drogue qui n'a en conséquence d'existence qu'itérative ; mais pour en arriver là, à la drogue ultime, au représentant ultime, tous les degrés de l'échelle sont occupés par la pharmacopée des antidépresseurs et la panoplie des productions de l'industrie du spectacle. De ces deux côtés, les numberless sont capturés par la société de contrôle/spectacle (Kafka, Foucault, Deleuze, Chomski, Sloterdijk, Debord) ; ils n'ont certes pas subi un lavage de cerveaux complet et ce ne sont pas des robots... ce n'est pas un bête parc humain non plus... Le procédé est plus pervers, puisque c'est en essayant de faire mieux et de se libérer que l'être humain construit les machines et écoute les discours qui demain seront l'alpha et l'oméga de son aliénation. Le contrôle et le libéralisme, c'est l'alliance — paradigmatique — dont il est question.

Ça dérape bien sûr. On s'emmêle les pinceaux, bastringue, nomadologie, hacking, diy, freegan, TAZ, nouvelles drogues, nouvelles communautés, nouvelles vrilles. Qui sont les innombrables, les souterrains ? Cela n'est pas, et à strictement parler n'a jamais été une pure question de classe, car ces sans-nombre souterrains, c'en est la raison, ne sont pour la plupart jamais souterrains uniquement. Ils vivent avec la surface, symbiotes, tiques ou virus, et se créent, dans la mesure de leurs moyens, les souterrains et les accès de surface que leur métabolisme exige. Imaginer une « classe révolutionnaire » est pour cette raison même un rêve creux. Par contre, les lignes de faille sont nombreuses et profondes et de plus en plus capables, à mesure que le contrôle grandit, de par les mêmes espaces mais non selon les mêmes géométries, de bouleverser la carte des vitalités humaines.

Tears in the rain

J'avais passé l'après-midi dans le downtown L.A., où sur la rue se côtoient un exquis mélange de parfums au rabais, robes de mariée, pornos, souvenirs mexicains, etc. En levant la tête on voit des immeubles abandonnés mais d'une facture imaginative supérieure, côtoyant le risible flamboiement des gratte-ciels des grandes banques, des hôtels de luxe et des complexes de l'entertainment industry.

Avec l'atmosphère humide, le soleil en voie de disparition à travers le fog, ma dynamo produisait une électricité monstre, un écheveau de pigments électriques qui me déployait bien au-delà de mon champ proprioceptif.

Soudain : le Bradbury building, sans que je l'aie cherché ou m'en soit même inquiété. Dans le *Blade Runner* de Ridley Scott, c'est dans cet immeuble entre Art nouveau et Ganesh de grosses briques rouges qu'habite le dénommé J.F. Sebastian, un généticien génial atteint du syndrome de Mathusalem. Outre son job officiel à la Tyler Corporation — il y est responsable d'une part de l'ingénierie des Nexus 6 — J.F. œuvre dans son labo-appartement à se créer des amis robots, des intelligences artificielles plus limitées, qui se distinguent par leur caractère quasi inutile au regard de la valeur commerciale. Ce sont des robot-enfants, déguisés de pied en cape, et même plus que ça, ils semblent n'être rien d'autre que déguisement. L'un d'eux, pas plus haut que trois ou quatre pommes, porte la moustache et le casque de l'armée prussienne. C'est Pinocchio, Astroboy, et le théâtre de marionnette de Kleist dans une chorégraphie joyeusement maladroite, parce qu'ils se prennent les cadre de porte, bégaiement, raturent leur propre être et gribouillent tout alentours. Formes de vie échappant au contrôle.

Burroughs raconte comment, dans sa cité de 2014 ravagée par une guerre de race-classe-religion, une loi est édictée qui va rendre les soins médicaux gratuits pour tous, à condition que vous fassiez partie de l'un des groupes humains génétiquement « viables », ou bien que vous « acceptiez » la stérilisation définitive.

Un contre-mouvement apparaît aussitôt : une trépidante activité de médecins hors-la-loi établit ses quartiers dans les tunnels à moitié inondés du lower Manhattan. Sont ici nommés « Blade Runner » les pourvoyeurs de matériel médical, instruments, drogues, etc. dont les médecins ont besoin. Et là où, dans la médecine officielle, de nombreux traitements ne sont pas dispensés parce qu'ils seraient nuisibles à la prospérité des industries pharmaceutiques, on trouve dans le New York souterrain tous les traitements imaginables, dans des conditions précaires, mais ils sont là, accessibles, tous. Sans les Blade runners, « boy with Mercury sandals and a doctor's satchel », rien de tout cela ne serait possible.

Les unités Blade Runner de Dick et Scott sont, quant à elles, les agents de la distinction entre êtres artificiels (les répliquants) et êtres naturels (les humains). « Replicants are like any other machine, they are either a benefit or a hazard. If they are a benefit it's not my problem. » L'agent Deckard est au début de l'histoire un de ces agents du bras disciplinaire de la société de contrôle, opérateur de la distinction. Mais lorsqu'il tombe sur Rachel, répliquante, lorsqu'il s'enfuit avec elle, il a complètement changé la valeur de cette distinction, en changeant lui-même de « nature » : il n'est plus l'opérateur, mais l'opération, en-deçà du cliché et au-delà de la catégorie ; non plus la distinction horizontale, mais verticale ; et de faucheur il devient psychopompe.

Les deux blade runners, celui de Dick-Scott et celui de Burroughs, se réalisent donc dans ce rôle de passeur, agent de la mort-transformation, celle du corps ou des affects, et ainsi de leur re/naissances, d'une identité qui s'enspire plus profondément dans le vivant. C'est le moment où Deckard devient Roy Batty : *Tears in the rain*.

L'ennemi du passeur, c'est l'humanoïde comme produit de la civilisation, celui qui est capable de mentir et de se mentir, c'est-à-dire aussi d'être manipulé. Au sens de Dick, c'est celui qui croit que la distinction entre intelligence humaine et artificielle est ontologique.

Là où l'humanoïde pratique la ligne droite angulaire, le passeur lui est spiroïdal. Cela engendre deux types de vortex complètement différents. L'humanoïde est « humain », ou est « robot » ou « répliquant », c'est égal. La génétique et l'ingénierie ne sont pas des facteurs absolument déterminants. Oscar Wilde l'a écrit, et cette inversion est fondamentale : « ce n'est pas l'art qui imite la nature, c'est la nature qui imite l'art ». Nature et art sont un seul et même être, indifférenciable, un processus analytique les rendant caducs dans l'intuition qui est le seul moyen de saisir ce qui est là à l'œuvre. Saisie donc paradoxale, puisqu'elle est déprise en même temps que prise. Elle est le deux dans l'un indifférencié. Et en ceci, l'intuition est directement affairante au vortex des êtres, elle est la voie par où la volonté prend acte d'elle-même. L'humanoïde continue de croire que l'art imite la nature et que ce sont là deux choses différentes. Il se pense lui-même comme humain, comme ceci ou cela ; il continue de s'objectiver. Il juge et sépare, et engendre des spins d'itération qui deviennent peu à peu son seul moyen de gagner l'intensité nécessaire à sa perpétuation.

Langages

La métaphore est une voie de l'intuition, comme l'est le rêve, parce qu'elle ne désigne pas directement, mais vibre autour d'une chose, reçoit sa vibration de cette chose, ouvre à ce kairos d'indiscernabilité entre ces deux événements (nexus).

Il y a des langues plus ou moins métaphoriques, et chaque langue est un accès intuitif, mais est aussi utilisée à des fins d'objectivation ; de la balance des deux résulte la santé d'une langue (rigide, souple, excès dans les deux sens, fonction de l'état intensif des forces productives d'une société). Il est de là assez évident que l'apprentissage de plusieurs langues accroît l'intuitivité en chacune. Les expressions, idiomes, gagnent en contraste. Il est tout aussi évident que ce contraste deviendra plus « parlant » si l'apprentissage d'une langue se fait sur les lieux où elle est communément parlée, puisque là se révèlent les affects liés aux idiomes, affects eux-mêmes liés à l'état intensif des forces.

Johnny Strange

[Extrait d'un email à Luis, 11.1.2013]

Dear Luis, good morning! Yes it's Friday morning, and I am in... Santa Cruz! Surfing city, or perhaps I should say "town", in a Starbuck where happily they have turned on the wifi and turned off the Christmas carols. Switzerland is a bit late on many things... very annoying sometimes I know!

I've really hesitated, Wednesday evening, between the hitch-hike and the bus, because the weather forecast were foretelling rain, rain and rain!

In the morning, I thus went out of my host house with the intention to get a bus. The clouds were dark, it was windy as hell, and I mean the cold kind of hell. I took a first bus, a second one,

crossed the street to the North Hollywood metro station, went down the stairs, sat in the metro. I had read your mail early morning, and I was thinking in echo, yep that would have been great, shitty weather! Minutes passed by, and out of the blue I took my bag, went out of the metro, took the bus the other way, took another bus, and then another one, and here I was near Malibu, hitch-hiking under a radiant sun!!

After one hour, a Mexican man gave me a ride for... 2 miles. Another hour and a half, and this time it was... a Swiss German woman who took me, for 5 miles. That wasn't going very quick! And to add something to that, she dropped me where they are filming "Baywatch"! Well, I waited another hour, with that fucking sand flying everywhere, and finally a kite-surfer picked me, and we drove on the other side of Malibu, near the end of LA county, and I watched a flock of wings and these guys flying 5, 10 meters high over the waves, fantastic!

I had a chili burger at the "Neptune's Net", and went on the road again. After fifteen minutes, a guy stopped by, saying he was going as far as Santa Cruz... a man who is a stuntman... who was going there to base-jump from the top of telecommunication antenna... who is coming every summer in Switzerland where this sport is legal... and whose name is... Johnny Strange!

Well, the landscape is stupefying. I missed a big part of it because night came before we made half of the way, but no regrets.

And now, San Francisco awaits me some 70 miles away!

I'll be on the road in 10 minutes Luis, and wish you the best evening in Lausanne you'd like to have.

The underground numberless

Au cours de ma vie, le mot « underground » a représenté des foules de trésors inaccessibles, des ivresses musicales, des sorties hors du monde normé et vers de plus vertes prairies et de plus sombres grottes, indéniablement un médium de contraste, là où, je l'observe souvent, la plupart des gens vivent dans un monde plus homogène, moins sanglant, fait de moins de surprises, et qui, bon gré mal gré, leur convient suffisamment pour que la soif d'autres horizons s'éteignent vite dans leur gorge.

Mais là en l'occurrence, en guise d'underground j'ai été servi, puisque je viens de passer quelques heures avec Craig Baldwin dans sa caverne à Other Cinema ! Il m'a confirmé qu'il n'y avait plus de hippies à SF, remplacés par les geeks et les hipsters...

À présent dans le bus 38 qui remonte Geary Boulevard, San Francisco, j'observe une femme chinoise, la cinquantaine, veste matelassée violette sur pull crocheté mandarine. Elle porte un foulard sur ses cheveux, violet foncé pigmenté d'entrelacs argentés. Elle observe deux grandes américaines vêtues de pantalons en lycra noir et pomponnées pour passer la nuit en club. Que peut bien penser cette femme chinoise de ces deux filles très sûres d'elles, qui semblent partir

à la chasse d'un futur mari fortuné ou d'une partie de jambes en l'air ? Que pense-t-elle de leurs études de marketing ou de psychologie, de leurs nez retroussés, de leurs mâchoires, de leur Cosmopolitan, de leurs expressions surfaites ? Multitude souterraine du regard de cette femme. The *underground numberless*, qui n'a donc dans cette perspective pas grand-chose à voir avec ce que certains nomment la « scène underground » (nous retrouvons bien sûr ici les hipsters, dans la bouche desquels « underground » devient un signe de distinction).

Le sans-nombre dont est cette femme à ce moment-là (et qu'elle n'est peut-être plus à la seconde suivante), c'est aussi ce qu'exprime Walt Whitman dans sa prose filée, c'est l'individu qui ne se vit pas comme un état, mais comme un processus, et qui tend à abolir la frontière entre sphères individuelle et sociale.

Phoenix Iron Works

Je suis dans un verger gigantesque, l'herbe n'est pas très haute, les arbres sont en fleurs, et à perte de vue je vois ces arbres ruisseler sur cette herbe, tendre en couleur menthe et pomme. Or, bien que mon regard ne porte pas très loin, il y a tout de ce monde qui s'entre en moi par mes yeux, mes yeux tout à fait grands ouverts, avec des flammes blanches qui me sortent des épaules et qui sont un peu comme des ailes parce que je me sens léger, ou pour mieux dire, je me sens juste sur l'axe de la balance qui est supposée me faire peser mon poids ; et si j'avais l'usage de pareil vocabulaire je dirais que je suis comme en état de grâce, mais je ne l'ai pas, alors je ne dis rien de ce genre.

Avec mes yeux gigantesques je marche dans ce verger, quand soudain, sur ma gauche, très directement accolé à mon flanc, je sens une montagne qui me propose de m'appuyer contre elle. Et d'ordinaire c'est vide à ma gauche, mais là il y a une montagne, alors je m'appuie, et en fait de montagne je me retrouve enveloppé dans une nappe d'eau fraîche et sombre, tout à fait translucide, et même transparente mais cela dépend de comment je la regarde. Cette eau ne me limite aucunement. Au surplus, elle me donne le sentiment qu'il y a un chemin, alors même que mes yeux me disent qu'il n'y en a pas. Donc je marche.

À un moment donné je vois un écureuil noir qui nage à travers les airs. C'est aussi parce qu'il y a de moins en moins d'arbres à présent, et de plus en plus de lumière dans l'herbe, comme si j'avais les pieds dans un ruisseau de lumière aux dimensions inconnues, et je dis ruisseau parce que ce n'est pas profond et très luisant et très joyeux, et que les ruisseaux sont comme ça. Donc je marche et les arbres plus espacés abritent maintenant des ouvertures et des géométries, ils sont plus grands qu'auparavant, de plus en plus grands, et à mesure qu'ils s'agrandissent ils se tournent aussi de plus en plus en minéral, et bientôt je marche parmi des arbres-tours et des gratte-ciels pleins de feuilles, et il y a de la lumière liquide qui passe par les fenêtres des immeubles qui sont toutes ouvertes et la lumière coule à travers eux en entraînant des milliers de feuillettes sur lesquels sont écrits d'innombrables mots en toutes sortes de langues. De ces feuillettes, il y en a vraiment de toutes tailles, au début c'est assez surprenant, il y en a des microscopiques et d'autres qui font la taille d'un carrosse et même d'une prairie, mais ça ne dérange personne parce que si vous ne les lisez pas ces feuillettes vous passent à

travers, et lorsqu'on les lit ils s'enroulent sur eux-mêmes et prennent des formes étranges, mais il faut persévérer et être attentif, parce que c'est un jeu, et il ne faut pas avoir peur d'une feuille très grande ou très petite parce que cela aussi fait partie du jeu et qu'il n'est pas plus difficile de lire une prairie que d'écouter battre son cœur. Donc je me suis mis à écouter.

En écoutant ce qui se passe dans les feuilles, à un moment donné on se rend compte qu'on s'est déplacé, et de feuille en feuille on apprend si bien à écouter qu'on joue avec le bruissement des feuilles entre elles. Et alors la cité s'arrête. On arrive dans une clairière gigantesque, un espace qui s'ouvre de toutes parts, avec cette lumière qui ruisselle toujours et c'est comme si je marchais dans un océan d'un centimètre de profondeur dans lequel très probablement rien ne peut s'enfoncer. Je dis rien parce que j'aperçois des ruines quasiment énormes qui flottent et dérivent vers la gauche, des morceaux de temple ou d'usine, mais aussi des choses plus petites, et il n'y en a pas beaucoup de ces choses qui flottent, mais je vois tellement loin et marche pendant assez longtemps pour en voir un certain nombre.

Donc je marche dans cet océan vraiment peu profond, et là il y a plus de lumière, de plus en plus, et l'océan commence à pleuvoir dans le ciel, il y a des gouttes d'eau qui se séparent de l'océan et tombent vers le haut, et bientôt il y a tellement de gouttes qui, poussées par je ne sais quoi, tombent de cette façon. que tout alentours devient très humide de lumière et j'ai plus l'impression de nager ou d'être dans une translation de ma géométrie que de marcher. Cela devient un brouillard, parce que les gouttes deviennent si fines qu'elles semblent des intentions de gouttes d'eau plutôt que des gouttes d'eau, et je continue encore un moment à dériver dans ce brouillard en étoile, jusqu'à ce que tout semble suspendu autour de moi et moi suspendu quelque part parmi ce tout sans sol ni ciel, ou bien alors dans le ciel, fait de ciel, mais de ciel qui serait ce brouillard avec ses zones plus ou moins compactes comme lorsqu'on traverse un nuage et du coup cela ne fait pas tellement sens de l'appeler ciel parce qu'on est dedans et qu'il est partout.

Et là j'aperçois comme un X, une silhouette de X dans ces brumes, et c'est plutôt une silhouette humaine que je vois maintenant dans ces brumes, c'est quelqu'un apparemment qui a marché et nagé comme moi et qui est dans ce brouillard et nous progressons l'un vers l'autre de toute évidence. Et je me demanderais bien qui cela peut être et si nous aurions quelque chose à nous dire, mais nous sommes déjà en train de parler, et je crois que ça va continuer un bon moment parce que c'est délicieux de parler avec cette personne, que dis-je, ça continue.

Say it : open the door

Or don't, your choice.
The snow falls just the same.

A door, it has a constitution of its own.
Close it with too much haste or violence,
And you'll remain with a door unclosed, or destroyed:
Blank space forever — unresolved.

When you close,
Close thoughtfully.
When you open, say it :
A door has a constitution of its own.
Or don't, your choice.

The snow falls just the same.

Carré magique de nombre trois

« La maîtrise s'indique de par les moyens dont elle se prive. » (Philippe René Rochat)

Le carré ne se sépare pas de la nature, mais modifie celle-ci en l'inscrivant dans une forme, propre à l'humain, ici le carré, image de l'éternité en tant que forme mathématique. Ce carré constitue un réceptacle auquel la nature va s'empresse (tôt ou tard !) de répondre.

THE END